

Les “hameaux”, espace et personnage dans *Le Repas chez Marguerite* D’Hubert Juin

José Domingues de Almeida

Universidade de Porto - ILC

Résumé: Il s’agit de mettre en exergue l’approche toute particulière que l’écrivain belge francophone Hubert Juin donne à la thématique géographique et spatiale des “hameaux” lorrains belges en tant qu’entité incontournable dans le retour mémoriel sur sa terre natale, et comme symptôme de l’évolution de la géographie humaine de certaines populations au tournant du XX^e siècle dans leur passage du régime cyclique agricole et forestier à l’industrialisation forcée. Le portrait en devient tout à fait réussi sans pour autant sombrer dans le roman régional ou dans la jérémiade écologique et nostalgique. Bien au contraire, la technique romanesque et narrative emprunte son style au Nouveau Roman parisien tout en portant un regard aiguisé sur la réalité identitaire de l’*ici* belge. Le destin de ces *hameaux*, qui fournit le titre à un cycle romanesque de Hubert Juin, et qui se dégage essentiellement à partir de *Le repas chez Marguerite*, décline l’identité de l’écrivain, ainsi que les idiosyncrasies d’un territoire en mutation.

Mots-clés: Hubert Juin, hameaux, Belgique, géocritique

Resumo: Trata-se de salientar a abordagem particular que o escritor belga francófono Hubert Juin dá à temática geográfica e espacial dos “lugarejos” da Lorena belga enquanto entidade incontornável no regresso memorial na terra natal, e enquanto sintoma da evolução da geografia humana de certas populações no virar do século XX na sua transição do regime cíclico agrícola e florestal para a industrialização forçada. O retrato resulta bastante conseguido, sem contudo cair no romance regional ou nas lamentações ecológicas e nostálgicas. Antes pelo contrário, a técnica romanesca e narrativa está influenciada no estilo pelo Novo Romance parisiense, embora projetando um olhar aguçado sobre a realidade identitária do *aqui* belga. O destino desses *lugarejos*, que proporciona o título a um ciclo romanesco de Hubert Juin, e que ressalta

essencialmente de *Le Repas chez Marguerite*, dita a identidade do escritor, bem como as idiossincrasias de um território em mutação.

Palavras-chave: Hubert Juin, lugarejos, Bélica, geocrítica

Depuis quelque temps, la recherche en littérature et la critique littéraire accordent une place de plus en plus considérable à l'inscription spatiale du fait littéraire et à la lecture géographique de la *diégésis* romanesque. Une approche géographique du roman français et francophone devient dès lors pertinente alors que ces champs se voient mis à rude épreuve par l'émiettement des frontières classificatoires, que la notion de littérature nationale dans l'acception romantique et historique hexagonale ne peut plus à elle seule rendre compte des identités périphériques, et que la mobilité au sein même des imaginaires et des rendus littéraires, notamment par le biais des écritures migrantes, pointent une dévalorisation des périodisations ou des attaches identitaires purement nationales au profit de la complexité de l'inscription de la fiction dans l'agencement spatial.

Par ailleurs, l'intérêt porté au "tournant spatial" (Moretti 2000; Soja 1989) autorise également des lectures rétroactives d'ouvrages qui, au départ, n'étaient pas censés se lire à l'aune d'un souci géographique, dans l'acception que ce *tournant* en littérature est venu davantage *acter* que prôner. Aussi, le croisement des études géographiques et littéraires s'impose dorénavant sur le vaste champ des représentations de l'espace en littérature et de la mise en fiction géographique des espaces humains dessinés par certaines œuvres littéraires.

Michel Collot a souligné combien la terminologie (géocritique, géopoétique, écocritique, etc.) adoptée et glosée depuis quelque temps par la critique témoigne d'un intérêt croissant pour les représentations des espaces sociaux dans le texte littéraire, à savoir de l'inscription du littéraire dans sa dimension spatiale. On assisterait même au

dégagement postmoderne d’une discipline et d’un discours nouveaux, à la fois géographique *et* littéraire, une sorte de “géographie littéraire”, qui ne remplace pas la dimension *historique*, voire périodisée du fait littéraire, mais lui confère une concrétion géographique (Collot 2014).

À cet égard, l’approche théorique de Collot s’inscrit dans la portée des études entreprises par Bertrand Westphal en géocritique et qui, de l’avis du théoricien, se veut “postmoderne” en tant que ligne de fuite à l’assignation nationale des textes littéraires, et rejoint davantage l’approche perceptive des lieux et de leurs images comparées dans les textes littéraires telle que l’entreprend Jean-Pierre Richard (1996). Et Westphal de préciser: “le postmoderne s’est installé et révoquait en doute les certitudes de la modernité proto-moderne” (Westphal 2007: 11).

Dans ce paradigme nouveau, la vision du référent spatiotemporel implique que “le discours fictionnel que véhiculent les arts trouve ipso facto une portée originale” (*idem*: 13). L’approche fictionnelle de l’espace, ou plutôt du *lieu*, en tant qu’espace humanisé, espace transformé en *lieu* (*idem*: 15), était la tâche théorico-méthodologique de la géocritique que Bertrand Westphal définit comme suit : “Il s’agira de sonder les espaces humains que les arts mimétiques [dont la fiction narrative] agencent par et dans le texte, par et dans l’image, ainsi que les interactions culturelles qui se nouent sous leur patronage” (*idem*: 17).

La géocritique se veut donc interdisciplinaire en ce qu’elle “prétendra scruter, sans l’entraver, la foncière mobilité des espaces humains [qu’ils soient réels, imaginaires, voire utopiques] et des identités culturelles qu’ils véhiculent” (*ibidem*) et, dans ce sens, elle cerne prioritairement “la dimension littéraire des lieux [et] dress[e] une cartographie fictionnelle des espaces humains” (*ibidem*).

Une autre ligne de fuite à la conception nationale et historique du fait littéraire en français est justement constituée par les francophonies littéraires dans la mesure où ces textes, souvent frappés d’anhistoricité par la grille de lecture historique de l’Hexagone, se perçoivent davantage dans leur rapport à l’espace ou à leur traçabilité fictionnelle (beur, migrantes, allophones, etc.) (Almeida 2013).

En Belgique, certains écrivains *francographes* ont transposé dans leurs œuvres ce souci du lieu mis en contact avec le travail de la langue, dont Hubert Juin. Né en 1926 en Gaume (Lorraine belge), mais au parcours parisien remarqué, ce romancier, disparu en 1987, interviendra dans le tournant des années quatre-vingt en tant qu'acteur au débat de la *belgitude* qui agita les lettres belges d'expression française et prônait la réappropriation de la *langue* et l'assomption décomplexée du *lieu* géographique de l'écriture. En 1976, Pierre Mertens avait bien lancé, à partir de Paris, le mot d'ordre de cette mouvance: "Il nous faudrait tenter d'être Belges. Marginaux peut-être, minoritaires certainement, exilés à coup sûr et sur place, nous marquerions pourtant notre territoire comme le fait l'animal traqué mais aussi comme le chasseur qui le traque" (Mertens 1976: 14).

Or, sommé, dans un des textes pamphlétaires majeurs de cette polémique, de livrer son rapport à la Belgique, Hubert Juin, - tout comme Ramuz en Suisse romande bien longtemps avant lui -, décrivait ce territoire d'entre-deux comme: "[...] un pays de marge, de marche plus exactement, au sens ancien et géographique du terme, où des cultures se mélangent" (Juin 1980: 42; 1980a). Cette intuition spatiale, Juin devait la mettre en exergue dans toute son œuvre romanesque, notamment *Le Repas chez Marguerite*, roman de l'enfance gaumaise, placé dans un cadre rural en pleine mutation industrielle. Si, dans le roman de Ramuz, la montagne joue un rôle prépondérant, dans *Le Repas*, c'est une rivière, la Messancy, qui s'avère le personnage géographique principal, tout comme les *hameaux*. La géographie sociale et humaine de cette contrée limitrophe tourne autour de ces deux éléments majeurs à la fois attrayants et ambigus, mais toujours personnifiés.

Le Repas chez Marguerite, paru 1966 à Paris chez Calmann-Lévy, et réédité chez Labor à Bruxelles en 1983, ponctué par des photos d'époque, - dans une collection (Espace Nord) créée dans la foulée de la politique inventive issue de la *belgitude* -, fait partie du cycle romanesque juinien précisément intitulé *Les Hameaux* rassemblé et publié par feu les Éditions Marabout (Belgique) en 1978, avec une préface non-négligeable d'André Dhôtel. Dhôtel prévient: "Nous lisons ici non pas un 'nouveau roman', mais un roman qu'anime l'intelligence renouvelée d'un monde et des êtres mystérieux qui peuplent ce monde" (1978: 5). Mais, c'est de prime abord la lecture d'un lieu qui s'impose à l'écrivain ardennais:

Il y a d'abord les lieux. Pas n'importe quels lieux. Ce sont des villages et un bourg, situés dans le fond d'une vallée forestière. Une Ardenne noire vouée aux travaux coutumiers des champs, forcée de se replier sur elle-même, n'ayant d'issue que des sentiers de chasse et de contrebande, sujette à des déchirements qui dénotent à la fois une obstination mauvaise et le désir d'être sauvé de façon légendaire. (*ibidem*)

Pour l'auteur de *Le Village pathétique*, qui connaît le terrain : "[Hubert Juin] s'intéresse beaucoup plus aux gens et aux choses dont il parle qu'à un art d'écrire [...]" (*idem*: 7).

Mais ce qu'il importe de souligner, c'est le souci de la description géographique et ethnographique de la Gaume, et celui de reproduire une langue orale, caractéristique récurrente (oraliture) en francophonies littéraires (Chamoiseau, Confiant, 1989), une *parlure* fondée sur le on-dit, l'alternance du discours direct et indirect libre, le rendu stylistique d'une pensée maladroite et les fréquentes interpellations au lecteur, sans pour autant sombrer dans le régionalisme, comme si l'approche du lieu allait forcément de pair avec l'évocation de la voix, "ces paroles, patoisantes pour la plupart [...]" (*idem*: 8): "Perbal était l'un des riches fermiers des hameaux. De nous autres, il se foutait pas mal, et tu lui aurais déplu qu'il ne t'aurait plus donné pour une once de travail à faire, et il ne te reste que des larmes pour tremper la miche ..." (Juin 1983: 111).

Les *hameaux*, Hubert Juin les définit et les évoque comme suit: "Les hameaux sont une grande poignée de fermes dispersées [...]" (1978: 11); une acception à confronter avec l'entrée du *Petit Robert*: "Agglomération de quelques maisons rurales situées à l'écart d'un village, et ne formant pas une commune" (2013: 1212).

En effet, le rapport au terroir et son expression romanesque se trouvent au cœur du travail fictionnel de Juin, dont le style particulier se veut aux antipodes de celui de Jean Giono, comme le rappelait Paul Caso lors de la disparition de l'écrivain gaumais: "Juin aimait Nerval et Ramuz, mais il ne souffrait pas Giono; le régionalisme militant n'était pas son fort" (Caso 1987). Aussi, les notions de littérature régionaliste, de retour postmoderne et

“tendance” au terroir ne conviennent-elles guère à l’approche critique de ce romancier belge.

Jean-Claude Kangomba et Daniel Laroche ont approfondi et nuancé le concept de “régionalisme” dans son application à l’univers romanesque de l’auteur des *Hameaux*. Pour Laroche, “Mettre en scène le terroir est une chose; autre chose l’enjeu de cette mise en scène” (*idem*: 31); ce qui implique un travail narratif contraignant: “Au vrai, l’entreprise de Juin ne manque pas d’ambiguïtés, coincée entre les exigences de l’‘évocation’, quelques mythes éculés – la proximité avec la terre, la vie simple, etc. – et le souci d’un discours vrai sur la terre natale et sa fonction dans l’imaginaire” (*ibidem*).

Mais venons-en au récit de *Le Repas chez Marguerite*, où l’on détecte une certaine influence du nouveau roman, bâti sur une structure narrative discontinue; assemblage d’épisodes imbriqués, mais facilement restituables de façon linéaire. Nous sommes au début du XX^e siècle. Un jour, à Vellin, Pierre et Méthilde arrivent dans une roulotte. On ignore leur provenance ou même où ils ont traîné avant ce retour impromptu. Plusieurs versions circulent dans la société rurale, fermée, conservatrice et mesquine de Vellin, un des hameaux. Ils ont avec eux la petite Marguerite, qui finit par enchanter tout le monde; ce qui facilite l’intégration sociale du couple.

Puis survient la tragédie: le cadavre de Méthilde est retrouvé flottant dans les eaux ambigües de la Messancy. Pierre, soupçonné du crime, prend la fuite et n’est plus revu. Marguerite est placée au service d’une vieille fille d’Hagondange, l’Albertine. Les années passent. Mathieu du Moulin, devenant de plus en plus aveugle, ramène Marguerite à Vellin, engendrant par là même la jalousie et la rage des plus jeunes.

Quand Mathieu et Marguerite décident d’organiser un *repas* (dîner) à l’intention des anciens du village, celui-ci est brusquement interrompu par la violente irruption d’un commando de jeunes. La petite est violée et le moulin incendié. Mathieu et Marguerite quittent Vellin vers l’exil.

Dans ce récit, force est de reconnaître la prégnance des *hameaux*, à la toponymie avérée ou inventée, en tant qu’espace humain rural personnifié bien au-delà du statut de simple décor ou de cadre géographique. Ils ont partie liée au cours de la Messancy, rivière

qui les traverse, comme elle traverse et ponctue tous les événements narrés: tragédies et réjouissances: “La Messancy, c’est la rivière des hameaux: une garce” (Juin 1983: 19). Les hameaux déterminent l’identité authentique des habitants, définissent leur appartenance, comme c’est le cas de Mathieu du Moulin, le vieillard atteint de cécité chez qui Marguerite préparera le *repas* qui donne nom au récit: “Il ne connaissait qu’elle [la Messancy]. Et voilà que ses yeux se voilaient, elle le trahissait, elle aussi, tendant des pièges, et lui, homme des hameaux, il fallait qu’il tienne [...]” (*idem*: 26). En effet, les hameaux apparaissent en tant que société archaïque rigide et fermée, voire endogame: “Tu donnes ta fille à mon fils, et je donne ma fille au tien” (*idem*: 92s); une structure cohérente marquée par le rejet de l’extérieur, de l’étrange(r), notamment des autres hameaux, dont les habitants font vite l’objet d’une caricature dévalorisante. Alors qu’il envisage d’aller reprendre Marguerite à Hagondange, Mathieu fait cette réflexion méprisante: “Je vais m’en aller après-demain vers Hagondange où sont les faiseurs de patates” (*idem*: 30), tandis que d’autres personnages s’y réfèrent de façon tout aussi caricaturale dépréciative: “[...] que ceux d’Hagondange, on doit les nommer les culs-levés, parce qu’ils ont toujours le nez à ras de terre, plantant les patates [...]” (*idem*: 61).

En outre, Pierre, - qui de surcroît louche; ce qui le rend *louche* aux yeux des habitants des hameaux -, fait l’objet d’une méfiance généralisée du fait même de l’existence primitive asociale qu’il mène, loin ou autour des hameaux.

Il s’appelait Pierre. Personne des hameaux ne savait au juste d’où il venait, ni qui il était. Là, dans la forêt de Tige, il s’était fait une sorte de cahute avec des grosses pierres traînées depuis la Messancy, des troncs liés et des branches. Il dormait sur de l’herbe sèche. C’était un grand fort gaillard, qui louchait tant qu’il te mettait mal à l’aise, alors c’est toi qui détournais le regard, te disant, en plus, qu’il savait des secrets pour les bêtes et même, à ce qu’on disait, des gens [...] ils le voyaient rôder autour des maisons de Tige ou de Vellin. (*idem*: 31)

Le narrateur insiste sur le recours au personnage collectif pour rendre cette dichotomie du groupal cohérent et clos face à l’individuel affranchi des normes sociales imposées par le lieu: “C’est alors que les hameaux commencèrent à déparler de lui (*idem*:

32). L'individuel s'oppose à la structure construite par la géographie humaine: "Il se mettait en marge de cette société baptisée de noms honnêtes [...]" (*idem*: 34).

Mais les hameaux sont aussi, et de façon toute aussi collective, le lieu où couvent des interdits sexuels refoulés, notamment chez les jeunes, désireux d'enfreindre les normes imposées par une société rurale, notamment par le viol. On le verra lorsque Raymonde, la fille la plus effrontée des hameaux, décide de se baigner dans les eaux de la Messancy, arborant ainsi ses plus intimes atouts jusqu'à scandaliser son père, le père Masure. Là, à nouveau, les *hameaux* répondent à l'unisson et s'affichent comme lieu-personnage: "[...] il avait hurlé que les hameaux avaient retenti jusqu'aux entrailles des maisons et que tous avaient accouru vers la Messancy, croyant à un crime, à je ne sais pas, moi!" (*idem*: 40).

D'autant plus que le récit se veut également le miroir des mutations en cours dans le paysage alors que l'industrialisation fait rage, dilacère l'horizon et change les habitudes et déstructure une société fermée où la parole rare demeure sacrée, tout comme le silence, d'ailleurs. En effet, la sidérurgie lorraine, - qui devait entrer en crise à partir de la fin des années septante, faute de compétitivité -, opère une transformation de l'habitat et des classes sociales, notamment en retirant la main-d'œuvre du secteur primaire de l'agriculture et de l'extraction du bois vers celui de la transformation des minerais. Le déplacement de Mathieu du Moulin en train à Hagondange pour reprendre Marguerite est l'occasion d'une vision déceptive du paysage changeant: "C'est qu'on commençait maintenant à accepter la main-d'œuvre locale [...]. L'usine avait gagné. Hagondange-village agonisait" (*idem*: 75); ce qui implique une déstructuration sociale majeure: "Les notables [à savoir, les gros fermiers] avaient perdu leur prestige" (*idem*: 80).

La perception collective du vécu de l'espace habité engage une lecture ethnographique du lieu et des gens. Ainsi, les péripéties vécues dans les hameaux donnent-elles à lire entre les lignes, souvent entre parenthèses, les us et coutumes des habitants gaumais au début du XX^e siècle, comme ces "économies enflant les bas de laine dans le profond des armoires [...]" (*idem*: 61); la prostitution discrète mais tolérée au cabaret des trois cousines (*idem*: 49), voire les usages funéraires:

[...] ils [la famille] attendent le dernier soupir, et les paupières closes par des doigts impatients, c'est la ruée vers les tiroirs, les armoires, les bahuts, le portefeuille, la montre en or, et certains se souviennent d'agonies interminables, lorsque le rôle ne cessait et qu'ils étaient trop, pas assez confiants les uns dans les autres, pour aider la camarade d'un oreiller pressé sur le visage, qui, mort le mort, se terminaient par une rixe où la veuve elle-même, si récente, faisait le coup de griffe (*idem*: 34s).

On apprend également le soin avec lequel les hommes préparaient méticuleusement leur propre décès en tant qu'événement social et communautaire: "(chez nous, c'était la coutume: mettre dans l'abri des caves quelques bonnes bouteilles que l'homme conservait pour le jour de son enterrement, et il disait, fier de les montrer: - vous voyez, ce jour-là, il faudra boire d'abord celles-ci et puis celles-là, crainte de gâcher le goût..." (*idem*: 115).

Il ressort de ce qui vient d'être exposé de ce *repas* qu'une lecture du roman à partir d'une approche centrée sur le vécu de l'espace habité s'avère non seulement pertinente d'un point de vue critique, mais surtout motivante et suggestive dans une perspective thématique. Les hameaux s'imposent à la mémoire d'Hubert Juin, et apparaissent au lecteur, comme une cohérence ontologique, un lieu immortel et nécessaire:

[...] mais ceux-là, avec leurs noms à eux, étaient les hameaux, maintenant les hameaux, alors que les autres n'avaient pas de noms, si bien, tu vois, que même un Georges Fall, le vieux braconnier qui avait une âme noire comme le cul d'un chaudron, eh bien! celui-là aussi était nécessaire aux hameaux puisqu'il fallait que les hameaux existent. (*idem*: 34)

Bibliographie

Almeida, José Domingues de (2013), “La question de l’ici et de la langue. Géographie des textes littéraires francophones (apories, exemples à l’appui)”, in *De Jules Verne à nos jours: la parole et la terre* (M.^a Pilar Tresaco, Javier Vicente & M.^a Lourdes Cadena éds.), Zaragoza, Prensa de la Universidad de Zaragoza: 287-305.

Caso, Paul (1987), “L’héritier d’un paradis perdu”, in *Le Soir* (06 juillet).

Chamoiseau, Patrick, Confiant, Raphaël (1989), *Éloge de la créolité*, Paris, Gallimard.

Collot, Michel (2014), *Pour une géographie littéraire*, Paris, Corti.

Juin, Hubert (1966, 1983), *Le Repas chez Marguerite*, Bruxelles, Labor, coll. Espace Nord.

-- (1978), *Les Hameaux*, Verviers, Marabout, coll. Passé-Présent.

-- (1980), “Hubert Juin”, in *Lettres françaises de Belgique. Mutations*, Bruxelles, AML / Éd. Universitaires, coll. Archives du Futur: 41-54.

-- (1980a), “Victor Hugo à Arlon”, in *La Belgique malgré tout* (Jacques Sojcher dir.), Bruxelles, Un. Bruxelles: 221-225.

-- (1986), *Les Bavards*, Bruxelles, Jacques Antoine.

Kongomba, Jean-Claude (2005), “Paysage avec rivière ou l’importance de la Messancy dans l’œuvre de Hubert Juin”, in *Confluencias*, n° 20 (février), série belge I, “Écrivains belges et jeux du je”: 81-188.

Laroche, Daniel (1985), “L’Impossible retrouvaille. Le Repas chez Marguerite d’Hubert Juin”, *Écritures de l’imaginaire. Dix études sur neuf écrivains belges*, Bruxelles, Labor, coll. Archives du Futur: 29-44.

Le Petit Robert (2013), Paris, Le Petit Robert.

Mertens, Pierre (1976), “De la difficulté d’être Belge”, in *Les Nouvelles Littéraires*, n° 2557, “Une autre Belgique”, (4-11 novembre): 14-15.

Moretti, Franco (2000), *Atlas du roman européen*, Paris, Seuil.

Richard, Jean-Pierre (1996), *Terrains de lecture*, Paris, Gallimard.

Soja, W. Edward (1989), *Postmodern geographies. The reassertion of space in critical social theory*, New York, Verso.

Westphal, Bertrand (2007), *La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Minuit.

José Domingues de Almeida est Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Porto. Docteur en littérature française contemporaine (2004) à la suite de la soutenance de sa thèse intitulée: *Auteurs inavoués; Belges inavouables. Fiction, autofiction et fiction de la Belgique dans l'œuvre romanesque de Conrad Detrez, Eugène Savitzkaya et Jean-Claude Pirotte. Une triple mitoyenneté*. Ses domaines de recherche sont la littérature française et francophone contemporaine, les études francophones et la culture et pensée françaises contemporaines.